

Fermez les portes, ouvrez les fenêtres

Yvon Rivard

Volume 36, numéro 5 (215), octobre 1994

Pour l'école

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1994). Fermez les portes, ouvrez les fenêtres. *Liberté*, 36(5), 21–26.

YVON RIVARD

FERMEZ LES PORTES, OUVREZ LES FENÊTRES

Toutes les écoles que j'ai fréquentées jusqu'à l'âge de vingt-six ans étaient des lieux isolés. L'école de rang dont la cour arrière se perdait dans la forêt était située à mi-chemin de deux villages, l'école secondaire se trouvait dans le banlieue d'une petite ville, le collège était juché sur une colline à égale distance de Grand-Mère et de Shawinigan, l'université McGill formait entre la montagne et le centre-ville un ghetto dans lequel nichait cet autre ghetto qu'était le département de langue et de littérature françaises. Enfin, de l'autre côté de l'Atlantique, à mille lieues du Québec, les universités de la Sorbonne et d'Aix-en-Provence, comme deux immenses labyrinthes où chacun devait trouver son livre. Toutes ces écoles, à l'exception de l'université, avaient aussi en commun d'être habitées par les enseignants. L'institutrice logeait au premier étage de la maisonnette dont le rez-de-chaussée servait de classe, les frères occupaient toute une aile de leur collège, les prêtres avaient leur chambre au troisième étage du « séminaire ». Aller à l'école, c'était aller chez quelqu'un qui vivait à l'écart.

Pendant toutes ces années, la rumeur du monde m'aura été épargnée.

Dans le rang, les seules activités parascolaires consistaient à fendre ou à rentrer le bois de la maîtresse, à aider un fermier à rattraper une vache ou un cheval sortis de leur enclos. À l'école de banlieue, nous avions parfois le loisir d'arroser la patinoire ou de nettoyer nos pupitres. Au collège, nous ne recevions pas régulièrement *Parti pris*, et les bombes du FLQ ne troublaient guère les leçons de grec ou de latin. J'ai quitté McGill un an avant les marches et les *sit-in* de McGill français ; je suis arrivé à Paris six mois après mai 1968 ; en octobre 1970, j'étudiais dans la campagne provençale les saisons de l'imaginaire et du quotidien chez Bernanos. Bien sûr, il me manque sans doute quelque chose de ne pas avoir participé aux grandes batailles d'hommes, de n'avoir jamais défendu d'autre drapeau que celui avec lequel on jouait dans la cour de récréation, de ne pas avoir connu l'angoisse du « siècle à mains » qui attend ou n'attend pas l'élève au sortir du noir paradis des ardoises enfantines. Je ne réclame donc pas pour « nos enfants et nos petits-enfants », comme disent les politiciens, une éducation aussi élitiste qui a accouché, on le sait, des dilettantes décadents du *Déclin de l'empire américain* ou des idéalistes repus de *La Génération lyrique*. Mais ne serait-il pas possible, au moins jusqu'à la fin du secondaire, de protéger les « entrants » de la pensée statistique (« À la fin de cette année, vous devrez posséder un vocabulaire de 543 mots »), journalistique (« Aujourd'hui, nous allons étudier le dernier éditorial de *La Presse* »), utilitariste (« La philosophie doit maintenant se pencher sur les bébés-épreuves »), qui vise à insérer les « sortants » dans le marché du travail, dans le grand vide marchand ? L'école devrait être une fortification du rêve, du jeu et de la pensée, un lieu fermé qui ne s'ouvre sur le monde que par ses fenêtres.

*

J'ai eu la chance de ne pas être formé par des pédagogues. La maîtresse d'école, brave fille de campagne — je me souviens encore du rouge qu'elle appliquait généreusement en forme de cœur sur ses lèvres —, enseignait à une classe qui allait de la première à la septième année et qui comprenait une vingtaine d'élèves, toutes catégories confondues : garçons et filles, gros et petits, allégés et accélérés, etc. « Maintenant, disait-elle, je m'adresse à ceux de troisième année... » Les autres pouvaient lire, écrire, regarder par la fenêtre ou bien écouter ce qu'ils avaient déjà entendu ou ne devraient entendre que plus tard. Je pensais à cela, hier, pendant une réunion où des étudiants et des professeurs s'évertuaient à distinguer les niveaux de deuxième et de troisième cycle, les formules pédagogiques des cours et des séminaires. À l'école de rang, la maîtresse ne préparait, en fait, qu'un seul repas et chacun mangeait selon son appétit.

De l'école des frères, je ne me souviens que d'un professeur. Il devait avoir trente ans, avait des cheveux blonds et frisés, portait des lunettes épaisses trouées par deux grands yeux bleus, et jouait à tout avec une passion contagieuse. J'ai oublié ce qu'il enseignait, mais je revois encore son coup de patin, ses dribbles dans la boue que les pans de sa robe noire n'arrivaient pas à entraver. Il y avait du courage dans ce petit homme et, sans le savoir, c'est lui qui m'aiderait à surmonter la tristesse que m'a toujours inspirée l'école, surtout l'automne.

Au collège, la plupart des professeurs étaient des prêtres qui n'avaient aucune formation de spécialiste. Ils enseignaient depuis un, dix ou vingt ans ce qu'ils aimaient ou ce qu'on leur avait demandé d'enseigner au sortir du grand séminaire et qu'ils avaient appris à aimer.

Parfois j'avais l'impression que le jeune prêtre m'enseignait ce qu'il venait tout juste d'apprendre, qu'il s'était couché plus tard que moi pour préparer son cours et que c'était là la seule différence entre lui et moi. D'autres, pourtant plus expérimentés, donnaient la même impression de ne pas posséder complètement leur matière, d'être encore étonnés ou terrifiés par sa beauté ou sa complexité. Un bon professeur, ce n'était pas nécessairement quelqu'un de savant, mais quelqu'un qui aimait assez sa matière pour la découvrir ou la redécouvrir à travers le regard de ses élèves.

À l'université, il y avait encore quelques professeurs au service de la littérature à qui il ne serait jamais venu à l'esprit de se croire supérieurs à ce qu'ils lisaient. Ils lisaient avant d'analyser et nous entraînaient dans l'espace littéraire, comme le petit frère aux yeux bleus nous jetait hors de nous-mêmes à la poursuite d'une rondelle ou d'un ballon. J'ai quitté la Sorbonne pour aller étudier à Aix-en-Provence avec un jeune professeur dans lequel j'avais reconnu le même coup de patin, la même passion, le même amour pour la liberté et le mouvement.

*

J'enseigne depuis une vingtaine d'années. Je n'ai jamais été déçu ni par la littérature ni par les étudiants. Je crois encore qu'il n'y a pas de plus beau métier que de protéger l'esprit contre la bêtise en l'exposant aux plus grands dangers et à la lumière la plus vive, en le plongeant dans les ténèbres les plus opaques, en le déployant dans la lenteur des choses les plus familières. Ma méthode est fort simple, voire simpliste : je ramène tout à ce moi qu'a éveillé, ébranlé, divisé tel livre, telle phrase, telle pensée. Que se passe-t-il quand je lis, quand j'écris, quand je pense ? Est-il possible qu'il se passe quelque

chose qui n'ait pas été lu, écrit, pensé ? Si oui, quelle est cette chose et comment puis-je y accéder ? Sinon, comment puis-je élargir ou supporter cette seule vie que me donne la lecture, l'écriture, la pensée ? Depuis vingt ans, tout mon enseignement gravite autour de ces questions. Quand je corrige, je ne pense qu'à cela, je corrige tout en fonction de cela depuis les fautes d'orthographe jusqu'aux argumentations oiseuses, car la seule réponse sans doute à ces questions, c'est la question elle-même portée à son plus haut niveau de précision, de transparence et de désespoir.

Saint Paul dit : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis », bêtise que plus d'un étudiant, décrocheur ou non, reprend à son compte : « Qu'ossa donne d'étudier s'y a pas d'job ? » Si un enseignant n'est pas convaincu que l'absence de Dieu, de job ou de vie éternelle est précisément la raison pour laquelle l'esprit doit mesurer, sonder et réfléchir l'abîme, si un enseignant ne croit pas que tout être humain puisse découvrir la part d'amour ou de beauté qui lui permettra de survivre à sa propre souffrance, eh bien, cet enseignant devrait changer de dieu, de job, de vie. Mais, de grâce, qu'on laisse travailler en paix tous les autres qui ont encore la force et la foi des recommencements, qui voient chaque jour devant leur pupitre non pas des cruches à remplir mais des sabliers qui les interrogent. Qu'on cesse de leur imposer des classes trop nombreuses, des programmes et des contrôles qui n'ont rien à voir avec la pratique de la pensée et encore moins avec le métier de vivre. Jusqu'ici j'ai eu la chance de pouvoir travailler sans trop me heurter aux tracasseries administratives et pédagogiques. Mais le jour où je devrai, avant même le premier cours, produire toute une série de cartes de compétence (plan de cours, méthode, standards, objectifs, etc.) sanctionnées par un quelconque *politburo*, me soumettre à une évaluation

pédagogique de ma performance par des pairs que j'évaluerai à mon tour, quantifier ma production intellectuelle en termes de lignes publiées, ce jour-là je prendrai ma retraite.

*

Bien sûr, comme tous les écrivains, j'aimerais laisser en héritage quelques livres ou quelques phrases susceptibles de réconforter un lecteur, de le réconcilier, ne serait-ce qu'un instant, avec lui-même. Parfois je pense que je devrais consacrer moins de temps à mes élèves et davantage à mes livres, mais cette pensée aussitôt en fait naître une autre : un jour, peut-être, un élève sourira en se souvenant de moi comme d'un « petit frère » qui fumait beaucoup et dont la porte était toujours ouverte. Écrire, enseigner, quelle différence ?